

Béatrice Craig & Judith Rygiel *

Femmes, marchés et production textile au Nouveau-Brunswick au cours du XIX^e siècle

Résumé. Jusqu'à une date récente, la persistance de la production textile domestique dans l'Est canadien au XIX^e siècle fut attribuée à la pauvreté. Les ménages agricoles, manquant de ressources pour se procurer de l'étoffe d'usine auprès des marchands, s'efforçaient d'être autosuffisants dans ce domaine. L'exemple du Nouveau-Brunswick montre que d'autres facteurs pouvaient encourager et faciliter cette production, et corrobore les hypothèses récentes émises par certains historiens canadiens. La production textile fut facilitée par le développement d'une infrastructure locale (moulins à carder), mais surtout par la possibilité de se procurer du coton de chaîne fabriqué en usine. Elle était destinée aux échanges et à la vente, tout autant qu'à la consommation familiale. La production textile domestique était aussi affaire de femmes, qui y trouvaient leur compte. Le textile domestique se vendait cher et le profit que les tisserandes retiraient de leur travail était élevé. Elles pouvaient espérer gagner presque autant qu'un salarié masculin.

Abstract. Women, markets and domestic cloth production in New Brunswick in XIXth century. Until recently, the perpetuation of domestic cloth production in Eastern Canada in the XIXth century has been blamed on poverty. Farm households lacked the resources to acquire factory made fabric from the stores. They were obliged to try to be self sufficient in cloth. In New Brunswick however, other factors seem to have facilitated and even encouraged domestic textile production. The situation corroborates the hypothesis recently put forward by Canadian historians. Domestic cloth production was facilitated by the development of a local infrastructure (carding mills) and the availability of factory made cotton warp. It was meant for barter and market exchanges as well as for self consumption. Women were the ones who wove, and must have found the activity worth their while as domestic cloth fetched high prices and generated comfortable profits. Female weavers consequently could expect to earn almost as much as male wage earners.

* Département d'Histoire, Université d'Ottawa, 155, Séraphin Marion, Ottawa, On, K1N 6N5, Canada. E-mail : bcraig@uottawa.ca. Department of History, Carleton University, Colonel By drive, Ottawa, Ontario, Canada. E-mail : jrygiel@ccs.carleton.ca

Le passage de la production textile de l'artisanat à l'usine a fait couler beaucoup d'encre en Europe à commencer par de nombreuses recherches sur la proto-industrialisation, par exemple. Rien de semblable en Amérique du Nord, où le remplacement des tisserands et des tisserandes à domicile par des ouvriers et ouvrières d'usines est considéré comme allant de soi. L'industrialisation aurait mis fin à la nécessité de couvrir soi-même ses besoins en textile, puisque l'on pouvait se procurer au magasin du tissu contre des grains, du beurre ou du bétail. Les auteurs d'une étude abondamment citée et relative à l'agriculture américaine conclurent que :

« The relatively rapid demise of home produced clothings, furniture and similar items in farm and other rural households indicates that a developing industrial-agricultural economy was emerging in the northern border states » ¹.

L'industrialisation mit également fin à la production rurale pour le compte de marchands qui revendaient ensuite le produit en ville, les citadins préférant, eux aussi, s'approvisionner en tissu d'usine. Le phénomène est perçu comme inévitable, et donc comme ne nécessitant pas d'explication. La seule exception à ce désintérêt est un groupe d'études sur la Nouvelle-Angleterre dans le premier quart du XIX^e siècle, à un moment où un système de sous-traitance rurale (*putting out system*) de brève durée s'est mis en place ².

Effectivement, la situation aux États-Unis semble justifier ce désintérêt. Dans le Nord-Est, la production textile domestique avait disparu dès 1830, devant la concurrence des usines qui proliféraient dans les campagnes et les petites villes. Dans l'Est canadien, en revanche, le contexte est différent. En dépit d'importations croissantes d'étoffes britanniques et américaines, puis, à partir du milieu du siècle, de l'implantation d'usines textiles sur le territoire de l'Amérique du Nord britannique, la production textile domestique resta importante en Ontario jusqu'au milieu du siècle, et survécut jusqu'aux années 1870. Au Québec et dans les Provinces maritimes, il faut attendre les années 1890 pour voir péricliter cette production (*cf.* annexe).

Les historiens se sont peu penchés sur la raison de cette survie. Les historiens économistes ou sociaux canadiens se sont surtout intéressés à la production des matières brutes pour l'exportation (*staple theory*), à la commercialisation de l'agriculture, à l'urbanisation et à l'industrialisation, et la question de la production textile domestique rurale est restée marginale par rapport à leurs préoccupations ³.

1. ATACK, J. & BATEMAN, F. 1987.

2. BLEWETT, M. H., 1987 et 1988 ; DUBLIN, T., 1985 et 1994 ; MOHANTY, G. F., 1989 ; HENRETTA, J. & NOBLES, G., 1987 ; NOBLES, G., 1984.

3. Les deux principaux manuels d'histoire économique canadienne ne la mention-

1. Un débat historiographique

Le premier à avoir examiné le phénomène fut John McCallum, qui voulait comprendre pourquoi cette activité s'est prolongée au Québec plus longtemps qu'en Ontario. L'explication lui semblait simple : il s'agissait là d'un autre symptôme du retard économique du Québec. Les ménages ruraux québécois tissaient parce qu'ils ne pouvaient se permettre d'acheter de l'étoffe au magasin, faute de moyens. Les ménages ontariens, eux, étaient capables d'engager la dépense et ne tissaient pas ⁴.

L'équation pauvreté rurale/perpétuation du tissage domestique fut reprise par d'autres historiens du Québec. David Thiery Ruddel, par exemple, met en parallèle la croissance de la production textile domestique au Québec dans les années 1820 et 1830 avec la chute des prix agricoles et l'augmentation du prix des tissus importés ⁵. Jack Little, qui a étudié une région particulièrement pauvre des Cantons de l'Est, voit dans le manque de potentiel agricole de cette région et son extrême pauvreté, la raison pour laquelle les familles devaient avoir recours à leurs propres efforts pour se nourrir et se vêtir, au lieu de s'adresser, au moins en partie, au marchand. Donc, elles tissaient ⁶. Kris Inwood, qui travaille sur l'Est ontarien, a initialement adopté une interprétation semblable. L'agriculture ontarienne avait toujours été commerciale, mais, dans les années 1860, la chute des prix du grain obligea les fermiers à se reconvertir dans l'industrie laitière. Tous n'en furent pas capables et, ceux qui ne le furent pas, se seraient désengagés de l'économie de marché et auraient adopté une stratégie recherchant l'autosuffisance du ménage dans le domaine alimentaire et textile ⁷.

Le plus récent exemple de cette équation pauvreté/auto-suffisance ⁸/production textile est la brochure produite en 1998 par Sophie-Laurence Lamontagne et Fernand Harvey pour le musée canadien des sciences et technologies sur la production textile domestique au Québec ⁹. Ces deux auteurs reprennent à leur compte l'argument de J. McCallum (ainsi d'ailleurs que certaines idées de Fernand Ouellet sur

nent pas. EASTERBROOK, T. W., & AITKEN, H. G. J., 1988 ; NORRIE, K. & OWRAM, D., 1991.

4. MCCALLUM, J., 1980.

5. RUDDDEL, D.T., 1983 et 1990.

6. LITTLE, J.E., 1991.

7. INWOOD, K. & GRANT, J., 1989 ; INWOOD, K. & ROELEN, J., 1990.

8. Dans le contexte de l'historiographie nord-américaine, « autosuffisance » signifie éviter la dépense en produisant soi-même le plus possible des biens de consommation dont on a besoin, au lieu de les acheter. Elle ne signifie pas autarcie, et n'exclut pas le troc entre voisins.

9. LAMONTAGNE, S. L. & HARVEY, F., 1998.

l'agriculture québécoise). Se fondant sur les recensements agricoles, ils constatent qu'en 1891 les comtés du Québec affichant la production textile la plus élevée par *capita* étaient ceux de l'est de la province, où la mauvaise qualité des sols, le climat et les distances rendaient l'agriculture peu rémunératrice. Ils en concluent que le faible niveau de vie des agriculteurs, résultat de la faible productivité agricole, des distances les séparant des marchés, et de l'excessive parcellisation des patrimoines avait forcé ces ménages à se replier sur l'autosuffisance. Manquant de numéraire, ils n'avaient d'autre alternative que de faire, eux-mêmes, étoffes et vêtements ¹⁰.

Les équations entre pauvreté/autosuffisance et autosuffisance/production textile domestique ont toutefois été remises en question récemment. En premier lieu, les historiens de la période coloniale américaine ont battu en brèche la notion selon laquelle les coloniaux étaient autosuffisants, y compris pour le textile. Des historiennes, comme Adrienne Hood ¹¹ (pour la Pennsylvanie), Carole Shammas ¹² et Laurel Ulrich ¹³ (pour le Massachusetts et le district du Maine), ont montré que peu de ménages coloniaux possédaient les outils nécessaires pour être autosuffisants en étoffes ¹⁴ : 10 à 15 % au maximum. Non seulement l'autosuffisance n'était pas la norme, mais, selon C. Shammas et A. Hood, elle n'était même pas recherchée. Toutes deux décrivent des ménages accomplissant quelques-unes des tâches requises pour fabriquer des textiles, s'adressant à des artisans de village pour d'autres, et achetant également des étoffes importées auprès des marchands : échanges locaux et marchés étaient donc la source principale des textiles qu'ils utilisaient.

Au XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, le Québec ne semble pas avoir été différent. L'analyse d'inventaires de J. Dickinson et C. Dessureault ¹⁵, d'une part, et de D. T. Ruddel ¹⁶, de l'autre, montrent bien qu'au XVIII^e siècle, la majorité des ménages n'avait pas tous les outils requis pour fabriquer de l'étoffe. Entre 1740 et 1750, aucun inventaire à Saint-Hyacinthe n'incluait un métier à tisser ; entre 1778 et 1782, 4 % ; entre 1795 et 1804, 15 %, et un tiers entre 1805 et 1834. La proportion d'inventaires faisant état de la présence d'un rouet ou de cardes doubla. Les broyeurs de lin apparurent dans les années 1795-1805.

10. LAMONTAGNE, S. L. & HARVEY, F., 1998.

11. HOOD, A., 1994 et 1996.

12. SHAMMAS, C., 1982.

13. ULRICH, L.T., 1998.

14. C'est-à-dire avaient tous les outils qui leur auraient permis de transformer leur matière première en étoffe utilisable.

15. DESSUREAULT, C. & DICKINSON, J. A., 1992.

16. RUDDER, D.T., 1983.

Tableau 1. *Outils pour la production textile à Saint-Hyacinthe, d'après les inventaires, 1740-1834 (% des ménages qui possèdent chaque type d'outils)*

	1740-50	1778-82	1795-04	1805-14	1815-24	1825-34
Rouets	36	46	71	78	65	68
Métiers à tisser	0	4	15	39	32	36
Broyeur de lin	5	0	7	9	18	14
Cardes	13	15	50	53	33	30

Source. C. DESSUREAULT & J. A. DICKINSON, 1992.

Même situation dans la région de Québec, où la majorité des ménages ne possédait aucun métier. Là aussi, la proportion de ceux qui possédaient un rouet augmenta, tandis que celle des ménages qui détenaient des cardes, après avoir augmenté, diminua au cours du XIX^e siècle.

Tableau 2. *Les outils textiles des ménages ruraux dans la région de Québec, 1792-1835 (% des ménages qui possèdent chaque type d'outils)*

	1792-96	1807-12	1820-25	1830-35
Cardes	42	51	25	26
Rouets	63	80	70	83
Métiers	31	47	41	42

Source. D-T. RUDEL, 1983.

L'autosuffisance n'a donc pas précédé le recours au marché, comme le voulait l'historiographie plus ancienne. Échanges et marché ont été une source importante de textile pour les Nord-américains de la période coloniale. De plus, les historiens canadiens commencent à suggérer que l'industrialisation, loin d'avoir sonné le glas de la production textile domestique, pourrait très bien l'avoir favorisée. D'une part, son augmentation, au cours du XIX^e siècle, serait liée à la multiplication des moulins à carder et à fouler dans les campagnes (le moulin à carder diminue de moitié le temps requis pour transformer la laine en fils). D'autre part, les filatures nord-américaines produisaient des chaînes de coton adaptées au tissage domestique et le fameux *homespun* était généralement une étoffe de laine sur chaîne de coton ¹⁷.

17. COURVILLE, S., ROBERT, J.C. & SÉGUIN, N., 1995 ; BOISVERT, M., 1996 ; WALLACE-CASEY, C., 1997 ; INWOOD, K. & WAGG, P., 1993.

L'industrialisation et le développement des infrastructures rurales auraient donc permis le maintien, si ce n'est l'expansion du tissage domestique, tout en diminuant le temps requis pour produire une pièce. La production textile n'a donc pas suivi un chemin rectiligne allant de la production domestique ou artisanale manuelle à la production industrielle et mécanisée, cette dernière éliminant automatiquement la première, sauf dans les régions où le manque d'argent obligeait les gens à se débrouiller par leurs propres moyens. Pendant la période coloniale, les ménages avaient recours aux importations, aux achats auprès des artisans et à leur propre travail pour se vêtir. Dans le deuxième tiers du XIX^e siècle, les Canadiens semblent avoir continué à faire de même, mais s'approvisionnaient aussi en tissus fabriqués en usine au Canada. La production domestique se perpétua en partie parce que les matières premières industrielles et les services locaux avaient rendu les producteurs ruraux plus productifs. Loin d'être le symptôme d'un désengagement du marché, la production textile domestique de la fin du siècle aurait, en fait, été une des manifestations du développement des échanges au sein de l'économie rurale.

Ceci, bien sûr, remet en question l'équation production textile domestique/pauvreté. Et, d'ailleurs les données du recensement de 1891 n'appuient que partiellement celle-ci, alors que celles des recensements précédents l'infirmement carrément. S'il est vrai, comme l'ont noté L. Lamontagne et F. Harvey, que l'est du Québec, région pauvre, a produit beaucoup de tissus, l'ouest du Québec (Pontiac et Ouataouais) qui était encore moins propice à l'agriculture n'en produisait presque pas. En fait, en 1891, les régions grandes productrices de textile domestique tendaient à être des régions agricoles pauvres, mais l'inverse n'était pas vrai. Et, en 1851, le corridor Québec-Montréal et la vallée de la Richelieu étaient les plus gros producteurs d'étoffe. Or, ce ne sont pas là les régions rurales les plus pauvres, au contraire.

Le tissage à la maison ne semble donc pas avoir été un palliatif à la pauvreté. Pourquoi, alors, les Canadiens ruraux tissaient-ils ? Pour répondre à cette question, il faut changer l'angle d'approche. En premier lieu, les ménages ne tissent pas, certains individus au sein des ménages tissent. Au Canada, comme en Nouvelle-Angleterre, ce sont les femmes qui tissent. Le tissage était une des nombreuses activités domestiques auxquelles elles s'adonnaient, comme faire des saucisses, baratter le beurre ou sarcler le jardin. En Nouvelle-Angleterre, le tissage était surtout l'affaire d'adolescentes, qui auraient eu grand mal à trouver un travail rémunéré autre que celui de servante¹⁸. Il faut attendre l'ouverture des usines textiles et

18. MAIN, G., 1994 ; ULRICH, L.T., 1998.

l'expansion de la production beurrière et fromagère, dans les années 1830, pour trouver des activités et des emplois féminins relativement bien rétribués. Certaines historiennes américaines et canadiennes font, d'ailleurs, un lien entre la disparition du tissage domestique rural et le développement de la production laitière, pour le commerce ¹⁹.

Le fait que le tissage soit assuré par des femmes a amené Kris Inwood à suggérer que l'un des facteurs expliquant sa perpétuation à domicile était le coût du travail féminin. Il aurait survécu dans les régions où les femmes rurales ne pouvaient trouver de travail mieux rémunéré, et ceci indépendamment de ce que pouvaient faire les hommes. Le marché local ou régional du travail pour les femmes, et le marché pour les autres produits fabriqués par les femmes serait donc un des facteurs à prendre en compte.

Deuxième changement d'optique : une fois produite, que devient l'étoffe ? Est-elle destinée à l'autoconsommation familiale, aux échanges locaux, ou à la vente sur des marchés plus impersonnels ou plus distants ? Aussi longtemps que les historiens croyaient que le textile domestique était un moyen d'éviter les dépenses, la question, bien sûr, ne se posait pas. Certains historiens, en revanche, suggèrent – avec peu de preuves à l'appui, il faut le dire – qu'une demande existait dans les chantiers forestiers et auprès des marins et des pêcheurs. Wallace-Casey décrit un produit fini servant à l'autoconsommation familiale, aux échanges contre d'autres produits domestiques avec les voisines, ou échangé au magasin général contre des produits manufacturés. L'existence d'un marché pour le textile domestique, même lorsque des tissus d'usines sont disponibles, contredit un présupposé présent chez bien des historiens, quoique jamais explicité : le consommateur qui a le choix préférera toujours le produit fait en usine. Or, comme nous le verrons plus bas, cela ne va vraiment pas de soi. La demande pourrait donc être un autre facteur expliquant la perpétuation de la production textile domestique. Au lieu d'être une stratégie de survie pour des ruraux vivant dans la pauvreté en marge des marchés, elle aurait été, au contraire, une manière pour les femmes de tirer parti des marchés en matières premières et en produits finis.

La présente étude vise à tester trois hypothèses : la production textile domestique a-t-elle été encouragée par la demande et par les profits que l'on pouvait en retirer ? Ou bien, était-elle destinée à l'autoconsommation familiale dans le cadre d'une stratégie d'autosuffisance ? Bénéficia-t-elle de l'existence de matières premières industrielles ? Et existe-t-il un lien entre pauvreté rurale et production textile ? Nous avons retenu deux régions du Nouveau-Brunswick au XIX^e siècle, les comtés de Charlotte au sud-ouest, le long de la rivière Sainte-Croix et de la frontière américaine,

19. MCMURRY, S., 1996 ; JENSEN, J.M., 1986 ; COHEN, M.G., 1988.

et ce qui devient, en 1873, le comté de Madawaska, au nord-ouest, le long de la rivière Saint-Jean et également de la frontière américaine ²⁰ (cf. Figure 1).

2. Les sources statistiques

Le comté de Madawaska accueille ses premiers habitants blancs dans les années 1780 : des Acadiens déplacés par les Loyalistes et des Canadiens français venus du Bas-Saint-Laurent. Cette région est favorable à l'agriculture, mais est handicapée par sa position éloignée à l'intérieur des terres. Sa population progressa régulièrement jusqu'aux années 1950. En 1851, le Madawaska avait 3 464 habitants, et 7 234 en 1871, sans aucune ville ²¹. Ses habitants s'adonnaient à l'agriculture, écoulant leur production auprès des chantiers forestiers voisins et des nombreux immigrants qui arrivaient tous les ans dans la région pour créer de nouvelles fermes (à chaque recensement décennal du XIX^e siècle, un tiers des fermes avait moins de dix ans).

Les premiers habitants du comté de Charlotte furent des Loyalistes qui s'y établirent dans les années 1780, pour bien vite découvrir que le potentiel agricole de cette région était très limité. Ils laissèrent la place à des immigrants irlandais, principalement des protestants d'Ulster. Beaucoup de ces derniers suivirent l'exemple des Loyalistes et partirent, eux aussi, vers les États-Unis. Ceux qui restèrent pratiquèrent l'agriculture, la pêche, la coupe forestière, ou une combinaison de plusieurs activités. La population du comté stagna après le milieu du siècle : 19 938 habitants en 1851, 25 882 en 1871, 26 087 en 1881 et 23 752 en 1891. Deux petites villes, Saint-Stephen (6 500 habitants en 1871) et Saint-Andrew (2 900 habitants) apparurent néanmoins. La population du comté étant assez considérable, on s'est limité à l'étude détaillée de deux paroisses civiles rurales : Saint-James et Saint-Patrick (les paroisses civiles sont les équivalents des municipalités), et à celle des tisserands recensés au cours du dénombrement des manufactures.

Les deux régions étaient productrices de textile. Comme au Québec, mais contrairement à l'Ontario, la production textile domestique augmenta entre 1851 et 1871.

20. RYGIEL J., 1998 ; CRAIG B., 1993a, 1993b, 1988.

21. Pour les chiffres de population, cf. *Recensement des Canadas, 1851-1852*, 1853. *Recensement des Canadas, 1860-1861*, 1863. *Census of Canada, 1870-1871/Recensement du Canada, 1870-1871*, 1873. Le vol. 4 de ce dernier recensement contient les tableaux récapitulatifs de tous les recensements coloniaux.

Figure 1. Carte de situation

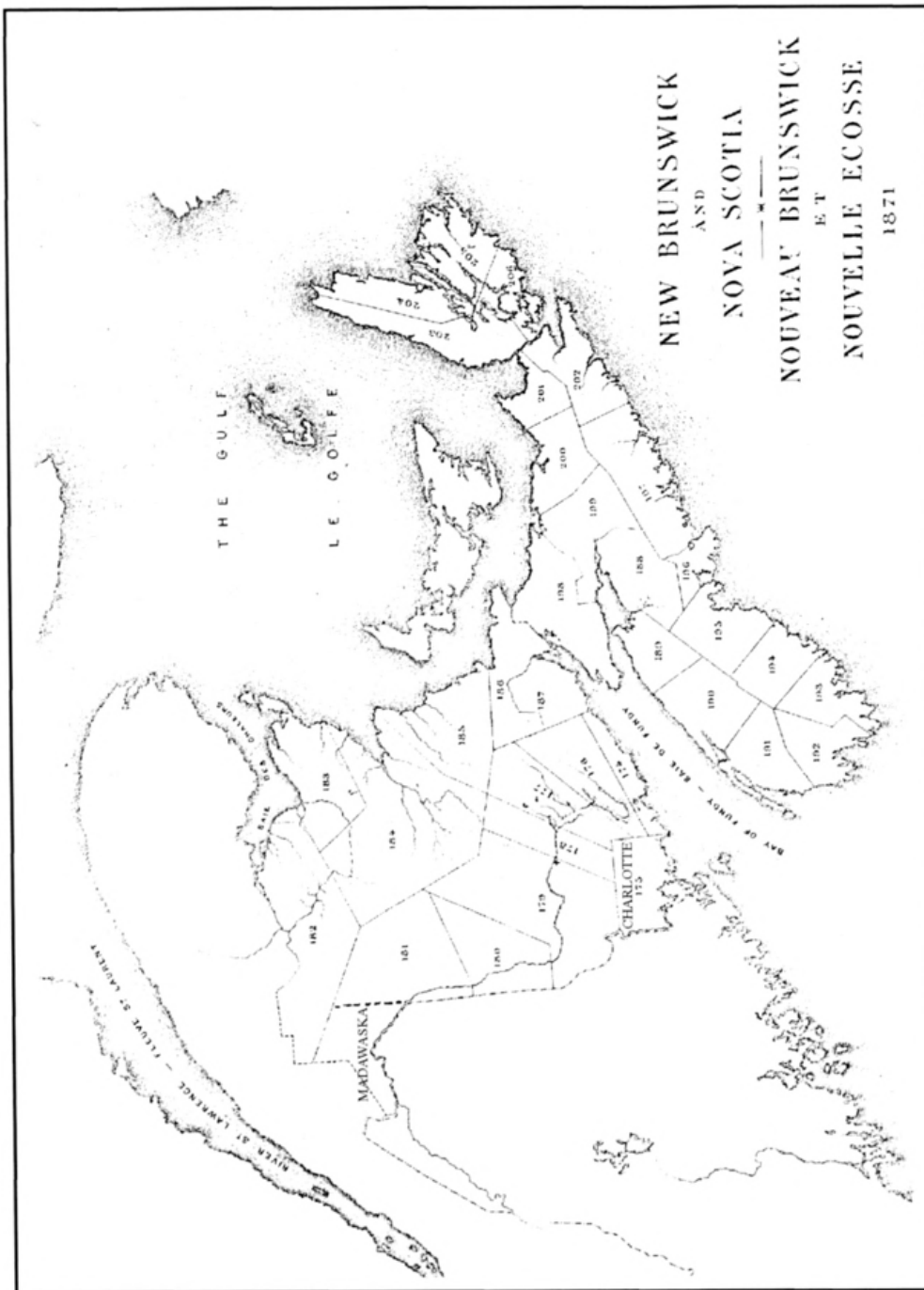


Tableau 3. *Production textile des comtés de Charlotte et de Madawaska, 1851 et 1871, en verges (yards)*

	<i>Charlotte</i>		<i>Madawaska</i>	
	1851	1871	1851	1871
Population	19 938	25 882	3 464	7 234
Pièces de lin	n.d.	0	n.d.	10 328
Étoffes de laine	n.d.	47 128	n.d.	37 697
Toutes étoffes	35 684	47 128	8 577	48 025
Production <i>per capita</i>	1,79	1,82	2,47	6,63

Source. Archives nationales du Canada, Dominion du Canada, Recensement du Canada, 1871, province du Nouveau-Brunswick, paroisses de Saint-Francis, Madawaska, Saint-Basile et Saint-Léonard, microfilm C-10385 et C10386 ; Comté de Charlotte, microfilm C-10375 à C10377.

Deux sources principales ont été utilisées pour cette étude : le recensement canadien de 1871²² et les livres de comptes de deux marchands généraux du Madawaska. Quatre des neuf dénombrements manuscrits du recensement de 1871 fournissent des informations sur la production textile domestique : le premier, l'état des personnes, donne, entre autres renseignements, la profession des différents individus ; le quatrième, le produit des champs, énumère la production de lin ; le cinquième, les produits animaux, inclut la production de laine et d'étoffe ; et le sixième, l'état de la production manufacturière, recense certains tisserands et indique les centres de tissage industriel.

Les instructions données aux agents recenseurs stipulaient qu'ils ne devaient pas indiquer l'occupation des femmes mariées sauf si elles étaient rétribuées individuellement pour leur travail. Il semble qu'ils aient considéré le tissage comme une des innombrables tâches qu'effectuaient les femmes, et fort peu d'entre elles furent désignées comme tisserandes, quelle que soit la quantité d'étoffes indiquée dans le cinquième dénombrement. La production de tissu pour l'autoconsommation familiale aurait dû être précisée dans le cinquième dénombrement et celle pour la vente dans le sixième dénombrement. En pratique, des quantités d'étoffes bien supérieures aux besoins d'un ménage peuvent être mentionnées dans le cinquième dénombrement. Les instructions concernant la prise en compte des artisans dans le sixième dénombrement (état des manufactures) s'avérèrent ambiguës ; dans nos deux régions, seuls les individus qui

22. Les manuscrits du recensement du Nouveau-Brunswick de 1851 n'ont pas survécu. N'ont été conservées que les tables récapitulatives. Le recensement de 1861 ne contient pas de questions sur la production textile, seulement sur la valeur des industries domestiques.

avaient engagé un travailleur salarié pendant l'année furent inclus. Au Madawaska, des individus énumérés dans le dénombrement des personnes comme les meuniers ou les forgerons pouvaient l'être, ou ne pas l'être dans l'état des manufactures. Ceux qui étaient mentionnés avaient un ouvrier, les autres n'en avaient pas.

Les recensements ne sont donc pas aussi précis qu'on pourrait l'espérer. Dans le comté de Charlotte, il y a 19 personnes qui se déclarent tisserand/tisserande dans le dénombrement des personnes, 103 personnes qualifiées ainsi dans celui des manufactures, et 1 109 ménages qui font état d'une production textile dans le cinquième dénombrement. La production des individus énumérés dans les cinquième et sixième dénombremenets n'est pas la même dans les deux listes, mais il est impossible de dire que celle indiquée dans le cinquième n'était pas destinée à la vente. L'agent recenseur pour la paroisse civile de Saint-George indiqua d'ailleurs dans le sixième dénombrement qu'il y avait 12 tisserands dans la paroisse, mais qu'il avait déjà porté leur production dans le cinquième dénombrement et, donc, qu'il ne les énumérerait pas (103 ménages déclarèrent une production textile dans le cinquième dénombrement de la paroisse de Saint-George)²³. Au Madawaska, la situation est la pire de toutes, puisque l'agent recenseur ne s'est pas donné la peine de recenser les tisserandes dans le sixième dénombrement, pas même celle qui avait indiqué explicitement cette occupation et admis une production de 1 000 verges d'étoffe dans l'autre dénombrement. Or, 740 ménages firent état d'une production textile, dans ce dernier dénombrement²⁴.

Dans le comté de Charlotte, les tisserands étaient très majoritairement des femmes. Dix-neuf personnes se déclarèrent tisserands dans le dénombrement personnel ; quatre étaient des hommes, dont un âgé de 94 ans. Le dénombrement des manufactures de ce même recensement énumère 103 tisserands, dont un seul homme, reporté comme fermier dans le dénombrement des personnes. Les recensements du Madawaska sont malheureusement muets sur le sexe des tisserands, comme nous venons de le voir. Cependant, les voyageurs qui traversaient la région au cours du siècle ont noté que les femmes y étaient très nombreuses à tisser et à filer²⁵.

Le recensement de 1871 nous permet d'analyser la production textile au niveau des ménages. Le gros des travaux disponibles sur la question

23. Inwood a relevé le même phénomène en Ontario. INWOOD, K. & WAGG, P., 1993.

24. Les formulaires de recensement en français utilisent le terme « verge » et ceux en anglais le terme « yard ».

25. DEANE, G. & KAVANAGH, E., 1907 ; MCGREGOR, J., 1828 et 1832 ; PULLEN, C., 1901.

s'appuie soit sur des sources qualitatives, soit sur des sources quantitatives à l'échelle des comtés ou des provinces. Ceci conduit les historiens à homogénéiser des populations fort variées, mais aussi à déduire la pauvreté du type de culture, de l'éloignement des grandes villes, du climat, de la taille moyenne des exploitations, etc. Le recensement de 1871, toutefois, nous fournit des données quantifiables au niveau des fermes individuelles, et qui permettent d'éviter ces inconvénients. En utilisant la méthode mise au point par les historiens économistes Franck Lewis et Marvin McNinnis, on peut estimer la valeur de la production de chacune des fermes recensées, et la mettre en regard de son niveau de production textile²⁶ ; le sixième dénombrement permet aussi de calculer assez précisément le revenu annuel et le profit que l'on pouvait retirer de la production textile.

En dehors des recensements, on a également consulté les livres de comptes de deux marchands généraux du Madawaska, les frères Dufour, et ceux de John Emmerson²⁷. Les frères Dufour nous ont laissé un livre couvrant la période 1844-1848. Il reste des pièces éparses de ce qui dut être une impressionnante collection de documents couvrant les activités de John Emmerson de 1848 à 1867, date de son décès, ainsi que quelques autres produites par ses héritiers : deux grands livres pour la période 1851-1864 ; certains livres journaux de la période 1849-1872, et un livre de commandes reçues couvrant les années 1849 à 1858. Il n'a pas été retrouvé de livre de comptes pour le comté de Charlotte. Ces livres fournissent des indications sur les prix de l'étoffe et du coton de trame et sur les quantités vendues. Ceux de John Emmerson contiennent également des données sur les quantités de tissu que lui livraient ses fournisseurs.

La situation dans ces deux comtés corrobore les hypothèses que d'autres historiens ont formulées. La production textile domestique a été favorisée par l'existence d'une infrastructure locale, mais surtout par la possibilité de se procurer du coton de chaîne. Elle était destinée aux échanges et à la vente tout autant qu'à la consommation familiale. Elle était donc insérée, en amont et en aval, dans des circuits d'échanges. C'était une affaire de femmes ici aussi, et elles y trouvèrent doublement leur compte, en premier lieu parce que leurs possibilités de trouver un revenu par d'autres activités étaient minimes, en second lieu, parce que les

26. La valeur de la production nette est la valeur de la production des champs portée dans le dénombrement agricole, à laquelle on ajoute une estimation de la valeur des produits animaux et laitiers, de celle des animaux de trait en surnombre, et dont on déduit les coûts de semences et d'aliments du bétail. LEWIS, F.D. & MCINNIS M., 1984 ; MCINNIS, M., 1987.

27. Madawaska (Maine), Madawaska public library, Dufour ledger, 1844-1848 ; Saint-John, New-Brunswick, New-Brunswick Museum, John Emmerson papers, 1848-1901.

tissus se vendaient cher, et que la marge de profit des tisserands était considérable. Une tisserande pouvait espérer gagner presque autant qu'un salarié masculin. Le caractère rémunérateur du tissage explique probablement le manque de corrélation entre l'importance de la production textile et le niveau des revenus familiaux. Dans les deux régions, les pauvres tissent, mais le tissage est surtout affaire de ménages relativement à l'aise. On ne tisse pas pour éviter la dépense. Les facteurs qui poussaient les femmes à s'adonner à cette activité étaient finalement variés, et ne peuvent être ramenés à une cause unique.

3. Infrastructure et matières premières

Dans les deux comtés, les fileuses et les tisserandes avaient accès à des moulins à carder, mais non à des moulins à fouler. Il y avait 4 moulins à carder au Madawaska en 1871, et autant dans le comté de Charlotte. Trois d'entre eux étaient situés dans les paroisses où se trouvaient le plus grand nombre de tisserandes. La présence des moulins à carder n'était toutefois pas indispensable au développement de la production textile domestique : au Madawaska, la production des moulins mentionnée dans le recensement était insuffisante pour répondre aux besoins en matières premières de tous les tisserands de la région. Ceci semble suggérer que les moulins à carder n'ont pas joué un rôle décisif dans l'expansion du tissage domestique, même s'ils ont allégé la tâche des productrices.

Il n'en alla probablement pas de même pour les matières premières usinées. Le coton de chaîne semble avoir été largement utilisé. L'enquête sur les dénombrements des manufactures pour le comté de Charlotte nous renseigne sur les matières premières utilisées par les tisserandes ; les étoffes mélangées laine et coton dominent très largement la production. Les statistiques relatives à la seconde division de la paroisse civile de Saint-James, les plus précises de toutes, suggèrent un ratio de 0,16 livre de coton et de 0,62 livre de laine par verge linéaire de tissu. Les étoffes conservées au parc historique de King's Landing à Prince William (Nouveau-Brunswick) et provenant du sud de la province, sont aussi en grande majorité des étoffes à chaîne de coton et trame de laine, quoique nettement plus légères ²⁸.

28. Ces dernières ont été mesurées et pesées par J. Rygiel. Une pièce de serge de laine sur chaîne de coton mesurant 86 pouces sur 66 pesait 2 livres ou 0,45 livre la verge carrée (une verge ou *yard* = 90 cm et un pouce, = 2,5 cm) ; une pièce de 76 pouces sur 60 de croisé laine et coton pesait 0,46 livre par verge carrée ; une pièce de même type d'étoffe de 68 x 82 pouces pesait 0,55 livre/vg². Un couvre-pied de coton et laine sur chaîne de coton mesurant 89 x 64 pouces pesait 1 livre/vg². La plupart des étoffes

Le coton de chaîne semble avoir été disponible très tôt. C. Wallace-Casey estime qu'il était au Nouveau-Brunswick dès les années 1840. Le coton de chaîne était également un des articles vendus par les frères Dufour et par John Emmerson. En 1846, 220 ménages firent des achats chez les frères Dufour et 47 (ou 21 %) achetèrent du coton de chaîne. La moyenne était de 5,2 livres par client. Dix-huit pour cent des 204 clients de John Emmerson en firent autant en 1853 ; ils achetèrent en moyenne 4,75 livres de coton. (Les autres clients ou bien se passaient de coton, ou bien l'achetaient ailleurs). Au sein de ces ménages, les achats de coton n'excluaient pas les achats d'étoffe, comme le montre le tableau 4, ce qui confirme que le tissage domestique n'avait pas pour but la recherche de l'autosuffisance. Les deux marchands vendaient, en outre, des produits de teinture : des mordants comme la soude, l'alun ou le sulfure de fer (*copperas* ou *green vitriol*), et des colorants comme l'indigo.

Tableau 4. *Achats de coton de chaîne et de tissus d'usine chez les frères Dufour et chez John Emmerson, 1846 et 1853*

<i>Poids en livres</i>	<i>1. Les frères Dufour</i>			<i>2. J. Emmerson</i>		
	<i>Nombre d'acheteurs de coton de chaîne</i>	<i>Nombre d'acheteurs d'étoffe</i>	<i>Valeur de l'étoffe par acheteur (\$)</i>	<i>Nombre d'acheteurs de coton de chaîne</i>	<i>Nombre d'acheteurs d'étoffe</i>	<i>Valeur de l'étoffe par acheteur (\$)</i>
0	173	116	2,45	168	56	1,95
< 2,5 livres	14	11	3,65	12	5	1,45
2,5-5 livres	8	6	2,50	6	1	1,40
5-7,5 livres	16	8	4,05	12	6	1,30
7,5-10 livres	3	2	0,65	0	—	—
10-15 livres	6	3	6,95	7	2	2,00
Total	220	146	2,7	204	70	1,85

Source. Dufour ledger, 1846 ; Emmerson memorandum book and ledger, 1853.

La Guerre de Sécession eut un effet néfaste sur la production de coton, et le prix de celui-ci monta en flèche, passant de 5 s/6 d (\$1,10) l'écheveau de 5 livres de coton blanc en 1853 à 20 s (\$4) en 1863-1866 ²⁹. Comme on

mesuraient 30-32 pouces de large au sortir du métier ; les pièces plus larges étaient constituées de la réunion de deux bandes d'étoffe. L'étoffe domestique de 30 pouces de large pouvait donc ne peser que 0,38 livre par verge linéaire.

29. Les Dufour et J. Emmerson tiennent leurs comptes en monnaie d'Halifax (*Halifax currency*), qui est la monnaie de comptes officielle en Amérique du Nord

pouvait s'y attendre, les ventes s'effondrèrent. Le prix retomba graduellement après la fin de la guerre, mais, en 1872, le coton de chaîne se vendait encore \$2 l'écheveau. En 1871-1872, toutefois, les héritiers de John Emmerson vendirent une moyenne de 4,9 livres de coton à 33 clients. Comme nous ne savons pas ce que les clients du magasin achetaient ailleurs, il n'est pas possible d'en tirer des conclusions fermes, mais on soupçonne que la demande n'était pas hypersensible au prix. Le coton de chaîne n'était pas un produit de luxe que l'on laissait sur les rayons à la moindre augmentation de prix, mais un produit de base que l'on essayait de se procurer malgré tout.

Le livre de commandes passées par John Emmerson, qui couvre les années 1849 à 1858, est encore plus révélateur, parce qu'il détaille tous les produits et objets reçus avec leurs quantités et leur prix. John Emmerson se procurait de la chaîne de coton, de très petites quantités de laine, et le gros de ses textiles auprès de J. J. Hegan de Saint-John. Le coton le meilleur marché était le coton écru (« *grey* »³⁰), suivi du coton blanc, et finalement des cotons rouges et bleus. Les quantités reçues étaient loin d'être négligeables (cf. Tableau 5).

Tableau 5. *Coton de chaîne reçu par J. Emmerson, 1849-1858, en livres*

	Écru	Blanc	Bleu	Rouge	Total coton	Laine cablée	Laine d'agneau
1849		500	270		770		
1850		250			250		
1851	20		25		45		
1852	815		540	120	1 475		
1853		490			490		18
1854	25				25		
1855	1 200		250		1 450		
1856	3 300			60	3 360		
1857	1 200	100	80		1 380	24	17,5
1858		1 200	250		1 450		
Total	6 560	2 540	1 415	180	10 695	24	35,5

Source. Emmerson, receiving book, 1849-1858.

Britannique jusqu'à l'adoption du dollar en 1854 ; elle continue à être utilisée par les particuliers bien après 1854. Une livre Halifax *currency* vaut 1 livre 4 shillings et 6 pence sterling et 4 dollars américains. Une livre = 20 shillings (s) = 240 pence (d).

30. « *grey* » est une déformation de grège.

John Emmerson acheta en moyenne une demi-tonne de coton par an (les chiffres très bas de 1851 et 1854 sont peut-être dus à des omissions dans sa comptabilité). Mille livres par an n'auraient toutefois pas suffi à couvrir l'intégralité des besoins de ses clients en étoffe, s'il leur fallait 47 verges par ménage et par an, comme c'était le cas en Pennsylvanie du XVIII^e siècle ³¹. Néanmoins, John Emmerson n'était pas le seul marchand de la région. En 1870-1871, il y en avait, selon les recensements, une vingtaine d'autres sur les rives américaine et canadienne de la rivière ³². Les activités des frères Dufour et de John Emmerson et de ses fils sont donc témoins de l'existence de réseaux de distribution des produits manufacturés capables de rejoindre des régions assez reculées.

Les importations de tissus confirment l'existence de ces réseaux. John Emmerson faisait également venir une grande variété d'étoffes de l'extérieur. En 1851, année moyenne, il reçut 2 287 verges de tissus, plus quelques pièces de longueur indéterminée. La qualité la plus fréquente était le coton écru (725 verges), suivi par les cotons imprimés bon marché (526 verges). À cela s'ajoutaient rubans, dentelles, entre-deux, bordures, picots et autres garnitures à profusion, ainsi que des grosses de boutons et d'agrafes. Les Dufour vendaient également des étoffes et de la mercerie. Mais les deux magasins n'achetaient et ne vendaient que de très petites quantités d'étoffes du pays.

Au milieu du siècle, donc, les résidents du Madawaska avaient recours à une gamme étendue de tissus pour se vêtir : des étoffes importées (le coton vendu chez John Emmerson venait des États-Unis et certains lainages d'Écosse ou du Pays de Galles), et des étoffes faites localement. Certaines incorporent des matières premières usinées. Différentes étoffes semblent avoir été destinées à des types de vêtements spécifiques. Les garde-robes décrites dans les donations entre vifs suggèrent que les cotonnades étaient réservées pour le linge de corps, les chemises d'été des hommes, les bonnets et robes d'été des femmes, et pour les articles fréquemment lavés comme les tabliers. L'étoffe de pays servait à faire jupes, pantalons, vestes et manteaux ³³. Des mouchoirs de cou en coton noir ou en soie jaune complétaient la garde-robe masculine. Des achats groupés de soie noire, cartons, « broches à chapeau » et rubans suggèrent que les Madawaskayens faisaient eux-mêmes leurs chapeaux de soie, avec bien sûr des matériaux achetés au magasin.

31. HOOD, A., 1996.

32. Mais assez pour couvrir les besoins des deux tiers de ses clients.

33. *Northern registry of the Deeds, Fort Kent, Maine, 1845-1870* ; *Provincial Archives of New Brunswick, York County register, 1784-1833* ; *Carleton county register, 1833-1850* ; *Victoria county register, 1850-1873*.

Le comportement des habitants du Madawaska ne semble donc pas avoir été différent de celui des Pennsylvaniens décrits par A. Hood ou des habitants du Massachusetts étudiés par C. Shammass : production domestique, échanges et marchés étaient les sources de l'habillement de la population, et l'autosuffisance vestimentaire n'était ni une réalité, ni un but.

4. Production et échanges

Les tisserandes étaient intégrées dans une grande variété de réseaux d'échanges et de marchés qui fournissaient des services, des équipements et des matières premières. Elles semblent aussi avoir produit pour des réseaux d'échanges et des marchés éloignés. Nous ne savons pas ce que, individuellement, les tisserandes faisaient de leur production. Au Madawaska, elles vendaient peu d'étoffes au magasin, mais ceci n'exclut pas les échanges directs avec les consommateurs. John Emmerson, d'ailleurs, faisait tisser son fil à façon par des tisserandes locales, qui, entre autres, lui achetaient du coton de chaîne. Il n'y a pas de raison pour qu'il ait été unique en son genre. L'étoffe de pays a pu, aussi, être vendue sur des marchés extra-locaux. Au moins une source indique que les habitants du Madawaska allaient vendre des vêtements d'étoffe de pays en bas du fleuve dans les années 1840 ³⁴.

Ces marchés où pouvaient s'écouler les produits du haut de la rivière étaient les villes de Fredericton et Saint-John. En ces lieux, la demande semble avoir été ferme. C. Wallace-Casey a relevé des annonces de marchands offrant d'acheter de l'étoffe de pays dans les journaux du Nouveau-Brunswick, dès 1840. Dans les années 1880, les journaux de Fredericton et Saint-John contenaient encore ce genre d'annonce. Par exemple, A. A. Miller annonçait, en juin 1880, dans le *New Brunswick Reporter and Fredericton Advertiser* :

« Soyez à la page !

« Achetez votre coton de chaîne chez A. A. Miller

« Et confectionnez

« Étoffes, chaussettes, mouffles etc.

« Tôt en saison, et vous pourrez échanger tous ces produits domestiques chez A. A. Miller et Co.

« en face de la mairie, contre épicerie et mercerie.

« Nous avons besoin d'environ 4 000 verges d'étoffe ».

34. STEPHENSON, I., 1915.

Ce genre d'annonce était loin d'être exceptionnel ; les quantités réclamées étaient toujours énormes, et, outre des étoffes, pouvaient inclure de la laine filée (Miller, en septembre, se disait prêt à en acheter « une ou deux tonnes »), des chaussettes, des moufles et d'autres articles tricotés. Le même type d'annonce pouvait être repéré dans les journaux de Saint-John.

En 1880-1881, il y avait des usines textiles au Nouveau-Brunswick, et depuis longtemps on pouvait se procurer une grande variété de textile dans les magasins. Pourquoi donc cette demande pour l'étoffe de pays semble-t-elle insatiable ? Ce n'est pas parce qu'elle était bon marché. En 1846, les Dufour l'achetaient 4 shillings la verge et la revendaient 5 shillings (80 cents et \$1). C'était le prix le plus élevé demandé par le magasin pour les tissus en stock. Ceux-ci vendaient le mérinos 3 shillings ou 60 cents la verge. En 1871, l'étoffe de pays était encore un produit coûteux. Le dénombrement des manufactures, pour le comté de Charlotte, fait état de prix allant de 62 à 84 cents la verge³⁵. Nous pouvons comparer ces prix avec ceux des étoffes contenues dans l'inventaire après décès de John Emmerson, en 1867. Les cotonnades y étaient évaluées de 8 à 20 cents la verge ; la flanelle de laine, de 32 à 57 cents, le velours à 30 cents ; la soie noire et le velours de soie à 80 cents ; le drap et l'étoffe de pilote à 60 cents, et le tissu à couverture à 145 cents.

L'étoffe de pays valait, donc, le même prix que la soie et le drap à manteau, en dépit du fait que c'était un tissu rugueux et peu confortable. Mais elle était extrêmement solide : elle résistait aux déchirures et aux abrasions. Elle conservait sa place sur le marché parce qu'elle était une étoffe chaude et capable de résister aux conditions de travail particulièrement rigoureuses dans les chantiers forestiers et sur les rivières au cours du flottage des billots³⁶. Apparemment, le tissu d'usine n'était pas à la hauteur. L'étoffe de pays était donc le *jean* du XIX^e siècle. La nature du produit, son adaptation aux besoins des travailleurs protégeaient sa part du marché. Certains des premiers propriétaires de fabriques de tissu semblent l'avoir compris et ont essayé de produire un article semblable à celui des tisserands. En 1861, William Park de Saint-John annonce que son usine fabrique des satinettes et des tweeds à chaîne de coton, particulièrement conçus pour être solides et durables³⁷. En 1871, James McGill, propriétaire de la seule usine textile du comté de Charlotte, produit une étoffe mêlée, de même poids que celle faite par les tisserands à la main³⁸.

35. Données du sixième dénombrement.

36. RUDDER, D.T., 1983 ; BRETT, K. 1979.

37. *Saint John Morning News*, Jan. 4, 1861.

38. Sixième dénombrement, paroisse de Penfield, comté de Charlotte.

5. Tisser : un débouché pour les femmes

K. Inwood suggère que l'absence d'autres activités mieux rémunérées pour les femmes est l'un des facteurs explicatifs de la perpétuation du tissage domestique. Au Nouveau-Brunswick, aucune activité féminine ne pouvait rapporter autant que le tissage. Il n'y avait pas d'industrie laitière dans cette région ; les manufactures restaient fort rares jusqu'aux années 1880 et n'étaient implantées que dans le Sud. Les célibataires n'avaient guère d'autre solution que de se placer comme servantes. Au Madawaska, les Dufour, dans les années 1840, et le beau-frère de John Emerson, en 1871, payaient le même salaire à leurs salariées : 12 s/6 (\$2.50) par mois, nourries et logées. Les hommes, eux, gagnaient entre 50 cents et \$1 par jour selon le type de travail demandé et selon la saison. Comme les salaires agricoles masculins étaient identiques au Madawaska et dans le comté de Charlotte pendant toute la période considérée, on peut supposer que les résidentes de ce dernier comté n'étaient pas mieux payées que celles du haut de la rivière.

D'après le sixième dénombrement, dans la paroisse de Saint-James, les tisserandes utilisaient en moyenne 0,16 livre de coton et 0,62 livre de laine coûtant 38 cents, pour confectionner une verge d'étoffe valant en moyenne 78 cents ³⁹. La valeur ajoutée par verge était donc de 40 cents. Le comté produisait 22 818 verges à 70 cents la verge et la matière première était évaluée à 35 cents la verge ; la valeur ajoutée était alors de 35 cents et, dans les deux cas, représentait 50 % de la valeur de la marchandise. Une tisserande du comté fabriquait en moyenne 3,5 verges par jour, ce qui lui rapportait quotidiennement \$1,25. De cela, il fallait déduire le salaire des employées. Pour évaluer le bénéfice, il faudrait déduire l'amortissement du matériel (un métier valait \$15) et d'autres coûts de fabrication et de mise en vente, que cette population était probablement mal équipée pour concevoir et prendre en compte. Il est fort probable que les tisserandes aient fondé leurs calculs économiques sur la valeur ajoutée qui, elle, était facile à observer.

Le coton de chaîne était moins onéreux au Madawaska : de 25 à 35 cents la livre. Si les tisserandes du Madawaska fabriquaient une étoffe identique à celle de leurs consœurs de Saint-James, la chaîne leur coûtait 4 à 5 cents la verge et la totalité de la matière première environ 35 cents. Si elles vendaient leur étoffe 80 cents la verge, la valeur ajoutée se montait à 45 cents, soit \$1,58 par jour. Si elles la vendaient directement au consommateur, au prix du magasin, elle pouvaient gagner \$2,27 par jour, soit quatre fois et demie le salaire d'un journalier et presque autant que le

39. Coton à 40 cents la livre et laine à 50 cents.

salaire *mensuel* d'une servante de ferme. Même les tisserandes à façon étaient bien payées. En 1853, John Emmerson rémunéra l'une d'elles 25 cents la verge pour fabriquer de la flanelle et 16 cents pour tisser de la toile à serviette (qui était moitié moins large que la flanelle).

Dans le comté de Charlotte, non seulement les femmes gagnaient beaucoup plus à tisser qu'à se placer, mais elles pouvaient avoir un revenu presque égal à celui des hommes engagés pour des emplois saisonniers. Les énormes scieries de la rivière Sainte-Croix étaient le principal employeur régional. Elles avaient 726 ouvriers, en 1878, payés, en moyenne, \$29,22 par mois. La fabrique de haches et d'outils de Saint-Stephen payait ses ouvriers \$37,20 par mois, et la carrière de granite, \$36 par mois ⁴⁰. Comme le montre le tableau suivant, le revenu des tisserandes était similaire. Bien sûr, elles ne travaillaient pas toute l'année, mais les ouvriers, aussi, étaient tous des travailleurs saisonniers.

Tableau 6. *Revenus des tisserandes, dans le comté de Charlotte, 1871 (en \$)*

	<i>Nombre de tisserandes</i>	<i>Revenu net mensuel</i>	<i>Revenu net annuel</i>
Saint-James – 1	18	32,38	106,16
Saint-James – 2	16	22,52	64,75
Saint-David	57	38,92	68,28
West Isles	12	17,19	73,08
Comté	103	30,14	74,91

Source. Recensement du Canada, province du Nouveau-Brunswick, Comté de Charlotte, sixième dénombrement, 1871.

6. Pauvreté rurale et production textile domestique

Le fait que le tissage ait été rentable n'exclut pas toutefois la possibilité que les ménages de tisserandes aient été des ménages pauvres. Les femmes auraient tissé pour pallier la faiblesse des ressources sur la ferme, plutôt que pour éviter des dépenses. Or, les données des recensements n'étaient pas

40. Dominion of Canada, Federal Parliament, *sessional papers*, (n° 37), 48 Victoria, 1885, « Report of Edward Willis on the Manufacturing Industries of Certain Sections of the Maritime Provinces ».

cette hypothèse. Des femmes pauvres tissaient, mais la majorité des tisserandes n'appartenaient pas aux ménages les plus pauvres.

Les tisserandes recensées dans le sixième dénombrement du comté de Charlotte ne figuraient pas parmi les plus démunis. Dans les paroisses de Saint-James et Saint-Patrick, la valeur moyenne de la production nette des fermes ⁴¹ était de \$557 ; celle des ménages rapportant une production textile, de \$603 ; celle de tous les ménages de tisserands de \$618 (l'étoffe n'est pas incluse dans la valeur de la production nette). La production d'étoffe n'est donc pas nécessairement inversement proportionnelle à la valeur de la production agricole. Certes, la production textile décline au fur et à mesure que la valeur de la production agricole augmente, mais elle reste toutefois largement supérieure à celle des fermes qui ne sont pas répertoriées dans le sixième dénombrement (cf. Tableau 7).

Tableau 7. *Production textile et production agricole des ménages de tisserands dans le Comté de Charlotte, 1871*

<i>Valeur nette de la production agricole, en \$</i>	<i>Nombre de ménages</i>	<i>Quantité moyenne d'étoffe produite en verges</i>	<i>Valeur moyenne de l'étoffe produite en \$</i>
0	2	350,0	289
< 100	6	185,5	114
100-249	11	323,5	248
250-499	25	296,1	204
500-749	32	175,8	121
750-999	13	306,0	215
1 000-1 499	11	218,0	150
1 500-2 999	4	76,0	53
Ensemble	104	241,0	169

Source. Recensement du Canada, province du Nouveau-Brunswick, Comté de Charlotte, quatrième, cinquième et sixième dénombrements, 1871.

Par rapport au revenu agricole des fermes, c'est exactement le contraire de ce qui était attendu qui se produit ; plus l'exploitation est productive, et plus le ménage est susceptible de produire des tissus (cf. Tableaux 7 et 8). Au Madawaska, dans presque toutes les fermes dont la production s'élève à au moins \$1 000, on tissait. Les quantités moyennes d'étoffe produites restent relativement modestes, mais certains ménages

41. RAYMOND, W. O., 1907 ; MCGREGOR, J., 1828 et 1832 ; PULLEN, C., 1901.

fournissaient 200, 300, 400 verges. Dans le comté de Charlotte, la production textile telle qu'elle est indiquée, dans le cinquième dénombrement, augmente avec la valeur de la production agricole, mais elle plafonne au-delà de \$1000. Il est également rare qu'elle dépasse celle qui se trouve dans le sixième dénombrement : les ménages de « fermiers » produisent normalement moins d'étoffes que les ménages de « tisserands ». Ceci n'est pas très surprenant : les tisserandes du sixième dénombrement, rappelons-le, ont toutes au moins une salariée. Il faut donc qu'elles produisent suffisamment pour compenser son salaire. Les autres tisserandes, en revanche, n'ont pas à atteindre un seuil de rentabilité : elles peuvent tisser autant – ou aussi peu – qu'elles le jugent bon.

Pourquoi les ménages les plus aisés tissent-ils plus que d'autres ? Pour tisser à son compte, il faut en premier lieu pouvoir mettre en œuvre un minimum de ressources matérielles : posséder des moutons ou acheter de la matière première, posséder des outils et avoir de la place pour un métier. Il est certain que seuls les ménages aisés peuvent mobiliser ces ressources. En second lieu, dans un pays où la densité de peuplement est très faible, à une époque où les moyens de communication sont encore peu développés, la demande reste médiocre. La diversification permet d'augmenter le nombre de marchés sur lesquels on peut vendre, et s'avère une stratégie mieux adaptée que la spécialisation. Les ménages agricoles visent donc la production de surplus limités d'un grand nombre de produits différents, plutôt que de gros surplus d'une gamme réduite de produits. La production textile s'inscrit dans cette stratégie. Même les tisserandes du sixième dénombrement ne produisent pas d'énormes quantités, et seulement 2 sur 103 tissent pendant six mois ou plus. Pour la plupart de ces ménages, le tissage est une activité d'appoint.

Le nombre de filles adolescentes ne semble pas avoir été un facteur discriminant. Les ménages tisserands comptent généralement plus d'une femme de plus de 16 ans, mais ne comptent pas pour autant un grand nombre de filles. En fait, les caractéristiques démographiques du ménage ont été peut-être des conséquences et non des causes de l'activité de tissage : ce sont les ménages d'âge mûr qui ont le plus grand nombre d'adolescents à la maison.

En dernière analyse toutefois, il n'y a pas de portrait-robot du ménage tisserand. On peut deviner jusqu'à un certain point quels sont les ménages les plus susceptibles de produire de l'étoffe, mais derrière les tendances générales se dissimule une grande variété de situations individuelles qu'on ne peut réduire à un modèle unique. Quelques exemples suffisent à illustrer ce point.

Tableau 8. *Production textile et production agricole, paroisses civiles de Saint-James et Saint-Patrick, toutes fermes, 1871*

<i>Valeur nette de la production agricole, en \$</i>	<i>Nombre de ménages</i>	<i>Nombre de ménages produisant de l'étoffe</i>	<i>Proportion de ménages produisant de l'étoffe</i>	<i>Quantité moyenne produite</i>	<i>Valeur moyenne de l'étoffe produite</i>
0	3	0	0	0	0
< 100	23	3	13	16,60	21,33
100-250	53	19	36	35,06	44,68
250-500	143	69	48	5,29	63,43
500-750	94	49	52	42,63	60,71
750-1 000	61	32	52	51,38	65,46
1 000-1 500	37	21	57	64,83	81,47
1 500-2 000	5	3	60	54,60	70,00
2 000-5 000	2	0	0	0	0
Total	421	196	47	50,14	62,66

Source. Recensement du Canada, province du Nouveau-Brunswick, Comté de Charlotte, paroisses civiles de Saint-James et Saint-Patrick, quatrième, cinquième et sixième dénombrements.

Tableau 9. *Production textile et production agricole, Madawaska, toutes fermes, 1871*

<i>Valeur nette de la production agricole, en \$</i>	<i>Nombre de ménages</i>	<i>Nombre de ménages produisant de l'étoffe</i>	<i>Proportion de ménages produisant de l'étoffe</i>	<i>Quantité moyenne produite</i>	<i>Valeur moyenne de l'étoffe produite</i>
0	21	0	0	0	0
1-99	131	45	34	41	27
100-249	207	141	68	43	25
250-499	249	205	82	48	30
500-749	152	135	89	70	46
750-999	70	65	93	82	49
1 000-1 499	83	79	95	101	61
1 500-1 999	28	27	96	133	85
2 000-4 999	11	11	100	143	89
5 000-9 999	1	1	100	1 000	62
Total	953	709	74	66	41

Source. Recensement du Canada, paroisses civiles de Saint-Francis, Madawaska, Saint-Basile et Saint-Léonard, quatrième, cinquième et sixième dénombrements.

Au Madawaska, l'un des plus gros producteurs d'étoffe était Isaac Bijeau (800 verges de flanelle et 200 verges de toile). Il était âgé de 36 ans, et vivait avec sa femme, son fils de 12 ans et sa fille de 9 ans. Il possédait 250 hectares de terres, dont 150 mis en culture – que de toute évidence il ne pouvait cultiver seul. La production de sa ferme valait plus de \$9 000. Sa famille n'était pas en mesure de tisser 1 000 verges d'étoffe sans assistance, non plus que de cultiver sa ferme par ses propres moyens (sans compter l'élevage de 50 moutons et 63 cochons). I. Bijeau apparaît dans le dénombrement des manufactures comme meunier et boulanger. Il semble, donc, avoir été au centre d'un réseau d'activités commerciales auxquelles il s'adonnait avec l'aide de personnes qu'il engageait. Son troupeau de moutons était insuffisant pour lui fournir la laine nécessaire pour 800 verges de flanelle. Il ne produisait pas de lin. Pour I. Bijeau, fabriquer des tissus était une activité commerciale parmi d'autres.

La veuve Louise Landry était très différente de Bijeau. Âgée de 34 ans, elle avait 9 enfants de 17 à 2 ans. Sa petite ferme de 50 hectares n'avait que 5 hectares mis en culture. Elle ne couvrait pas les besoins du ménage en nourriture et en fourrage : il manquait 50 boisseaux de grain à la famille pour être autosuffisante, notamment parce que les Landry ne cultivaient que très peu de céréales. La production nette de leur ferme s'élevait à \$386. Les Landry avaient aussi produit 400 verges de flanelle valant entre \$320 et \$400 et 100 verges de toile. Eux non plus ne pouvaient produire leur flanelle exclusivement avec la laine de leurs moutons, n'en ayant que 10. L'économie domestique des Landry était donc très différente de celle des Bijeau. Les Landry, privés du travail d'un homme adulte, s'étaient rabattus sur des activités à la portée des femmes et des adolescents (l'aîné était un garçon) : élevage, filage, tissage, auxquels s'ajoutaient la production de pommes de terre et de pois.

Les tisserandes du comté de Charlotte étaient aussi hétérogènes que les producteurs du Madawaska. La tisserande la plus productive était Martha Towles, de Saint-David. Elle était âgée de 45 ans et avait 5 enfants de 4 à 14 ans ; l'aînée des filles avait 10 ans, et Martha avait engagé deux femmes et une fillette, payées \$138, pour l'aider. Elle produisit 1 388 verges de tissu évaluées à \$832 sur une période de 4 mois. La matière première lui avait coûté \$360. Martha retira donc un bénéfice net de \$334 grâce au tissage (\$83.5 par mois). Les Towles possédaient une petite ferme de 35 hectares, dont 20 étaient cultivés. La production nette de la ferme ne s'élevait qu'à \$139, ce qui était insuffisant pour nourrir une famille. Les Towles, néanmoins, n'étaient pas pauvres parce que Martha travaillait sans relâche une partie de l'année pour compenser l'insuffisance de la ferme – ou des revenus de son mari.

Les femmes, dans les îles, le long de la côte du comté, tissaient aussi. La plupart étaient mariées à des pêcheurs, comme Mary Ann Adam,

62 ans. Mary Ann fabriqua 340 verges d'étoffe en quatre mois, qui ne lui rapportèrent qu'un bénéfice de \$56. Les Adam avaient deux fils adultes, pêcheurs, et ils possédaient un demi-hectare de terrain sur lequel ils faisaient paître une vache et avaient récolté 600 kg de pommes de terre et 3/4 de tonne de foin. Les Adam combinaient la pêche, le jardinage, l'élevage d'une vache et le tissage pour subvenir à leurs besoins.

Pour résumer, on ne peut trouver que très peu de points communs entre les différentes tisserandes. Elles sont, le plus souvent, d'âge mûr et mariées, et leur famille est généralement un peu plus nombreuse que la moyenne. Mais les ressemblances s'arrêtent là. La décision de tisser n'est donc pas le résultat d'un facteur unique ou d'un petit nombre de facteurs faciles à isoler. Différents besoins ou différentes aspirations poussent les ménages à s'adonner à ce travail.

L'insertion dans les réseaux d'échanges pour se procurer de la matière première ou écouler le produit fini, l'absence d'autres possibilités pour les femmes de gagner correctement leur vie et une forte demande entraînant des prix de vente élevés semblent, donc, avoir été les facteurs qui ont entraîné la perpétuation de la production textile domestique au Nouveau-Brunswick. Cette production n'est donc pas le synonyme d'un recul face au marché, bien au contraire. On ne peut pas dire non plus que la production textile domestique était synonyme de pauvreté. Le Madawaska produisait trois fois plus de textile *per capita* que le comté de Charlotte, mais la valeur nette de sa production agricole était deux fois plus élevée.

Une combinaison de facteurs structurels explique, finalement, assez bien pourquoi la production textile domestique a survécu dans ces régions ; les facteurs structurels, en revanche, expliquent beaucoup moins bien pourquoi certains ménages tissaient et d'autres pas, pourquoi certains tissaient beaucoup et d'autres peu. La pauvreté n'est pas une meilleure explication au niveau individuel qu'au niveau régional : les tisserandes du sixième dénombrement du comté de Charlotte n'appartiennent pas, en règle générale, aux ménages les plus pauvres. Ceci ne veut pas dire qu'aucune femme pauvre ne tisse, bien sûr, mais simplement qu'il n'y a pas de simple relation de cause à effet entre le niveau de vie d'un ménage et le tissage – et ceci en partie parce que le tissage était une activité fort bien rétribuée –, et que s'y adonner était rémunérateur pour toutes.

Les historiens ont eu tendance à décrire les fermiers (les hommes) comme ceux qui, au sein du ménage, travaillaient pour les marchés commerciaux, quand ils ne recherchaient pas le profit pur et simple, et tandis que leurs épouses travaillaient en priorité pour l'autoconsommation familiale, et se livraient dans le meilleur des cas au troc avec leurs voisines ou avec le marchand. La nature et le volume de leur production auraient

donc été déterminés par les besoins de la famille. L'exemple du Nouveau-Brunswick montre que les femmes des campagnes étaient aussi capables que leurs maris de tirer parti des marchés existants, et d'y rechercher un profit.

BIBLIOGRAPHIE

- ATACK, Jeremy & BATEMAN, Fred, *To Their Own Soil : Agriculture in Antebellum North America*, Ames, Iowa, University of Iowa Press, 1987.
- BLEWETT, Mary H., « Women shoeworkers and domestic ideology : Rural outwork in early 19th century Essex county », *New England Quarterly*, 60, 1987, pp. 403-28.
- BLEWETT, Mary M., *Men, Women and Work : Class, Gender and Protest in the New England Shoe Industry, 1780-1910*, Urbana, University of Illinois Press, 1988.
- BOISVERT, Michel, « La production textile au Bas-Canada : l'exemple Laurentien », *Cahiers de Géographie du Québec*, 40 (décembre), 1996, pp. 421-437.
- BRETT, Katherine, « County clothing in nineteenth century Ontario », *Proceedings of the 4th annual agricultural history of Ontario seminar*, Alan Brookes ed., Guelph, 1979.
- BURNHAM, Dorothy & BURNHAM, Harold, « *Keep me Warm One Night* », *Early Handweaving in Eastern Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1973.
- Census of Canada, 1870-1871/Recensement du Canada, 1870-1871*, Ottawa, J. B. Taylor, 4 vol., 1873.
- COHEN, Marjorie Griffin, *Women's Work, Markets and Economic Development in Nineteenth Century Ontario*, Toronto, University of Toronto Press, 1988.
- COURVILLE, Serge, ROBERT, Jean-Claude & SÉGUIN, Normand, *Atlas historique du Québec*, Québec, Presses de l'université Laval, 1995.
- CRAIG, Béatrice, « Agriculture and the Lumberman's Frontier : The Madawaska Settlement, 1800-1870 », *Journal of Forest History*, 12 (July), 1988, pp. 125-137, republié sous le titre « Occupational Pluralism in British North America », in J.M. Bumsted (ed.), *Interpreting Canada's Past*, vol. 1, *Pre-confederation*, Toronto, University of Toronto Press, 1993a, pp. 366-394.
- CRAIG, Béatrice, « Le développement agricole dans la haute vallée du Saint-Jean en 1860 », *Revue de la Société historique du Canada*, 3, 1993b, pp. 13-26.
- CRAIG, Béatrice, « Agriculture in a pioneer region : The Upper St John Valley in the First Half of the Nineteenth Century », in K. INWOOD, (ed.), *Farm, Factory and Fortune, New Studies in the Economic History of the Maritime Provinces*, Fredericton, N.B., Acadiensis Press, 1993c, pp. 17-36.
- DEANE, G. & KAVANAGH, Edward, « Report of John G. Deane and Edward Kavanagh to Samuel E. Smith, Governor of the State of Maine », in *State of the Madawaska and Aroostook settlements in 1831*, New Brunswick Historical Society Collection, III, 1907, pp. 344-484.
- DESSUREAULT, Christian & DICKINSON, John A., « Farm implements and husbandry in colonial Quebec, 1740-1840 », in P. BENES (ed.), *New England-New France 1600-1850*, Boston, Boston University Press, 1992, pp. 110-121.
- DUBLIN, Thomas, « Women and Outwork in a nineteenth century New England Town : Fitzwilliam, N.H., 1830-1850 », in S. HAHN & J. PRUDE, (eds.), *The Countryside in the Age of Capitalist transformation : Essays in the Social History of Rural America*, Chapel Hill, 1985, pp. 51-69.
- DUBLIN, Thomas, *Transforming Woman's Work, New England Lives in the Industrial Revolution*, Ithaca, N.Y., Cornell University Press, 1994.

- EASTERBROOK, W.T. & AITKEN, Hugh G.J., *Canadian Economic History*, Toronto, University of Toronto Press, 1988, (first ed. 1956).
- HENRETTA, James & NOBLES, Gregory, *Evolution and Revolution, American Society 1600-1820*, Lexington, Mass., 1987.
- HOOD, Adrienne, « The Gender Division of Labor in the Production of Textiles in Eighteenth-century Rural Pennsylvania (Rethinking the New England Model) », *Journal of Social History*, 27 (Spring), 1994, pp. 537-561.
- HOOD, Adrienne, « The Material World of Cloth Production and Use in Eighteenth Century Rural Pennsylvania », *William and Mary Quarterly*, 3d. Ser., LIII (January), 1996, pp. 43-66.
- INWOOD, Kris & GRANT, Janine, « Gender and Organization in the Canadian Cloth Industry, 1870 », *Canadian Papers in Business History*, 1, 1989, pp. 17-31.
- INWOOD, Kris & ROELENS, Janine, « Labouring at the Loom : A case study of rural manufacturing in Leeds county, Ontario, 1870 », *Canadian Papers in Rural History*, 5, 1990, pp. 215-235.
- INWOOD, Kris & WAGG, Phillis, « The Survival of handloom Weaving in rural Canada circa 1870 », *Journal of Economic History*, 53, (June), 1993, pp. 346-358.
- JENSEN, Joan M., *Loosening the Bond : Mid-Atlantic Farm Women, 1750-1850*, New Haven, Conn., Yale University Press, 1986.
- LAMONTAGNE, Sophie-Laurence & HARVEY, Fernand, *La production textile domestique au Québec, 1827-1941. Une approche quantitative et régionale*, Ottawa, Musée national des Sciences et de la Technologie, 1998.
- LEWIS, Frank D. & MCINNIS, Marvin, « Agricultural Output and Efficiency in Lower Canada, 1851 », *Research in Economic History*, 9, 1984, pp. 45-87.
- LITTLE, Jack E., *Crofters and Inhabitants. Settlers, Society, Economy and Culture in a Quebec Township, 1848-1881*, Montréal-Kingston, McGill-Queens, 1991.
- MCCALLUM, John, *Unequal Beginnings, Agriculture and Economic development in Quebec and Ontario until 1870*, Toronto, University of Toronto Press, 1980.
- MCGREGOR, John, *Historical and Descriptive Sketches of the Maritimes Colonies of British America*, London, Longman, 1828, reprinted S.R.Publishers Ltd, 1968.
- MCGREGOR, John, *British America*, Edinburgh, William Blackwood and London, T. Cadell, vol 2, 1832.
- MCINNIS, Marvin, « Marketable Surpluses in Ontario Farming, 1861 », in D. MCCALLA, *Perspectives on Canadian Economic History*, Toronto, Copp Clark Pitman, 1987, pp. 37-57.
- MCMURRY, Sally, *Transforming Rural Life, Dairying Families and Agricultural Change, 1820-1885*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1996.
- MAIN, Gloria, « Gender, Work and Wages in Colonial New England », *William and Mary Quarterly*, 3d. ser. 51, 1994, pp. 63-65.
- MOHANTY, Gail Fowler, « Handloom Outwork and Outwork weaving in rural Rhodes Island », *American Studies*, 30, 1989, pp. 41-68.
- NOBLES, Gregory, « Commerce and Community : A Case study of the rural broommaking business in Antebellum Massachusetts », *Journal of the Early American Republic*, 4, fall 1984, pp. 287-308.
- NORRIE, Kenneth & OWRAM, Doug, *History of Canadian Economy*, Toronto, Harcourt, Brace Jovanovich, 1991.
- PULLEN, C., *In fair Aroostook*, 1901.
- Recensement des Canadas, 1851-1852*, Québec, John Lowell, 2 vol., 1853.
- Recensement des Canadas, 1860-1861*, Québec, S. B. Foote, 2 vol., 1863.
- RUDEL, David-Thiery, « The domestic textile industry in the region of Quebec, 1792-1835 », *Material History Bulletin/Bulletin d'histoire de la culture matérielle*, 17, 1983, pp. 95-126.

- RUDEL, David-Thiery, « Domestic Textile production in colonial Quebec, 1608-1840 », *Material History Bulletin/ Bulletin d'histoire de la culture matérielle*, 31, 1990, pp. 39-49.
- RYGIEL, Judith, *Women of the cloth : Weavers in Milltown and Moncton, N.B., 1871-1891*, M. A. Thesis, Dept. of History, Carleton University, 1998.
- SHAMMAS, Carol, « How Self-sufficient Was Early America ? », *Journal of Interdisciplinary History*, XIII, Fall 1982, pp. 247-272.
- STEPHENSON, Isaac, *Recollection of a long life, 1829-1915*, Chicago, 1915.
- ULRICH, Laurel Thatcher, « Wheels, Looms, and the Gender Division of Labor in Eighteenth-Century New England », *William and Mary Quarterly*, 3d. ser., LV, (January) 1998, pp. 3-36.
- WALLACE-CASEY, Cynthia, « Providential Openings : The Women Weavers in Nineteenth Century Queen's County, New Brunswick », *Material History Review*, 46, Fall 1997, pp. 29-44.

ANNEXE

Production textile (en verges), au Canada, 1827-1891

	Québec			Ontario			Nouveau-Brunswick			Nouvelle Écosse		
	Population	Toiles de lin	Étoffes de laine	Population	Toiles de lin	Étoffes de laine	Population	Toiles de lin	Étoffes de laine	Population	Toiles de lin	Étoffes de laine
1827	471 875	1 058 696	1 961 913	nd	nd	nd	nd	nd	nd	nd	nd	nd
1842	nd	nd	nd	487 053	166 881	1 160 813	nd	nd	nd	nd	nd	nd
1844	697 084	857 623	1 407 104	nd	nd	nd	nd	nd	nd	nd	nd	nd
1848	nd	nd	nd	725 879	71 715	624 971	nd	nd	nd	nd	nd	nd
1851-52	890 261	929 249	1 602 977	952 004	14 711	1 688 781	193 800	622 237		276 854	nd	1 129 154
1860-61	1 110 664	1 021 443	2 129 166	1 396 091	37 055	2 093 034	252 047	nd	nd	330 857	nd	1 320 923
1870-71	1 091 516	1 559 410	3 339 766	1 620 851	25 502	1 775 320	285 594	74 214	1 050 828	387 800	111 987	1 476 003
1880-81	1 359 027	1 130 301	2 958 180	1 923 228	13 641	1 426 558	321 233	51 466	808 462	440 572	68 038	1 329 817
1890-91	1 488 535	568 359	2 205 014	2 114 321	5 477	524 741	321 263	24 922	451 543	450 396	25 990	734 228